

FNC | Section focus
Recherches formelles

Charles-Henri Ramond

Numéro 306, février 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84779ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ramond, C.-H. (2017). FNC | Section focus : recherches formelles. *Séquences : la revue de cinéma*, (306), 38–39.



Recherches formelles

La section FOCUS du FNC s'affirme année après année comme le plus intéressant panorama de la production canadienne d'auteur que l'on puisse voir au Québec. Pour cette 45^e édition, la sélection était composée d'une vingtaine de titres comprenant sept premières mondiales, et laissait la parole à une bonne moitié de premiers ou seconds longs métrages. Nous avons pu y déceler un regard neuf, innovant, réinventant les formes et les structures pour mieux bousculer nos conventions.

CHARLES-HENRI RAMOND

Les drames lourds de sens avaient marqué de leur classicisme la sélection l'an dernier, dont de nombreuses propositions tournaient autour de la mort et du suicide. Hasard de la production ou choix délibéré des programmeurs, on notait cette année un net changement dans les thématiques abordées. Soyons francs, nous ne nous en plaignons pas tant le corpus de cette 45^e édition était relevé. Si cette vision kaléidoscopique de notre cinématographie nous rassure quant à l'émergence de nouvelles voix, elle nous offre aussi la certitude que les styles muent et que les formes et frontières ne cessent d'évoluer. Résolument libérées, plusieurs œuvres présentées cette année dénotaient la propension de leurs auteurs à ne pas suivre les chemins balisés, et ce, même si les codes de la série B de genre étaient encore bien visibles. Les *Mean Dreams* de Nathan Morlando et *La main au collet* de Steve Kerr s'adonnaient avec un bonheur inégal au suspense urbain,

tandis que Darren Curtis témoignait dans *Boost* de la lutte pour la survie de deux jeunes voleurs des quartiers défavorisés de Montréal. Un polar à la prémisse intéressante n'eût été des personnages stéréotypés. Le plus probant fut sans conteste le conte féérique plongé en pleine Seconde Guerre mondiale d'Olivier Asselin. Son *Cyclotron* nous entraîne dans de sombres arcanes, habités par la trahison, l'amour et la science. Ironie et inventivité dans les effets visuels nous rappellent l'audace d'*Un capitalisme sentimental*, dernière fiction d'Asselin datant de huit ans déjà.

Face à ces démonstrations reposant sur des techniques éprouvées, d'autres choisirent d'emprunter les chemins plus intimes du drame humain. En reprenant presque naturellement la tradition du cinéma direct, ils tournent leur regard sur l'exploration de la condition de protagonistes balafés par la vie, placés dans de douloureuses situations transitoires, mais assumant avec volontarisme leur destin,

Photo: *Les arts de la parole*



oubliant pour quelques instants les affres de la résignation. Ce fut le cas du vainqueur du Grand Prix Focus, **Werewolf**, de la réalisatrice originaire de Cap-Breton Ashley McKenzie. Exposant sans pathos excessif le courage de son couple de sans-abris en le confrontant à l'indifférence d'une petite communauté rurale, aveugle au sort d'autrui, elle fait preuve de sensibilité grâce à de longs plans évocateurs teintés de fines nuances d'empathie, qui au final ne peuvent qu'emporter l'adhésion. Offrant un langage narratif osé sinon renouvelé, McKenzie est une nouvelle venue à suivre de près.

Sur une note moins classique, au moins dans son ton, ne passons pas sous silence la pétillante présence de la comédie **Prank** de Vincent Biron, proposée quant à elle dans la section Temps 0. Au-delà des pitreries affichées, les auteurs réussissent le pari de dessiner un univers signifiant, celui de quatre garnements qui, au sortir de l'adolescence, testent l'harmonie du groupe, découvrent l'amour et tentent des sorties de route à moitié contrôlées. Mais les démons sociétaux ou plus spécifiques de cet âge ne sont pas pour autant écartés. Celui des parents absents, de la morne banlieue ou de la difficulté d'assumer ces broches de métal disgracieuses. Satirique pour une large part, mélancolique parfois, cette représentation de notre jeunesse affrontant la dure réalité avait bien plus à nous dire sur nous-mêmes que bon nombre de drames fabriqués pour plaire au public de 16 ans et moins. Il en allait de même pour **The Lockpicker** de l'Albertain Randall Okita, drame sur la culpabilité d'un collégien n'ayant

pu sauver sa petite amie du suicide. Proposant lui aussi une observation assombrie des conditions de vie dans une école secondaire, le film broie du noir. Harcèlement, rebuffades, exclusion et marginalité, l'intrigue parvient à saisir dans toute sa fragilité un personnage nourri d'espoir envers des jours meilleurs.

Aux côtés de ces visions nouvelles, d'autres, plus radicales, n'hésitaient pas avec un culot certain à s'aventurer dans les voies de l'expérimentation formelle, travaillant les images et détruisant la structure narrative pour mieux construire des parcours sensoriels audacieux et vibrants. C'est le cas de **Déserts** de Charles-André Coderre et Yann Manuel Hernandez, un duo de jeunes montréalais qui présentaient là leur premier long métrage. À la manière d'Antonioni dans **Le désert rouge**, tout en évoquant Gus Van Sant dans **Gerry**, ou l'inédit **On the Horizon** de Pascal Payant, les auteurs font de leur couple égaré en pleine Vallée de la mort le réflecteur d'émotions intimement enfouies. Au cours de ce voyage en territoire hostile, leur amour intransitif se mue en quête charnelle, pour ultimement se convertir en un pèlerinage perdu d'avance vers l'absolu chimérique. Ils compensent l'absence de linéarité et de cadre strict par un travail sur les images et le son, s'efforçant de muter leur médium en un essai empirique novateur qui intéresse d'emblée et qui ne demande qu'à être vérifié lors d'une prochaine entreprise.

Après **Nouvelles, Nouvelles**, Olivier Godin revient avec **Les arts de la parole**, une œuvre typique de ses univers parallèles, sans filet ni corde de rappel. Digne successeur des frères Jean Gagné et Serge Gagné, ce touche-à-tout du cinéma québécois (l'un des derniers) signe une petite vue à nulle autre pareille, dans laquelle les écrits de Pierre Maheu, le théâtre de Laure Conan et les chansons de la Nouvelle-France forment un conte musical et poétique, un discours esthétique parlé, chanté, voire même hurlé. Troisième long métrage de Godin, cette lettre ouverte à la littérature confirme un penchant pour l'aventure, le voyage en mers inconnues laissant dériver une griffe loufoque, minimaliste, peuplée de références aux polars, au drame et à la féerie, tout en évitant bien de dresser des barrières entre les styles et les langages. Et comme il le fait dire à l'un de ses personnages : « C'est beau parce que ça ne sert à rien ». Deux productions marquantes de cette édition sont présentées plus en détail dans ce numéro : **Maudite poutine** de Karl Lemieux et **Mes nuits feront écho** de Sophie Goyette.

En contrepoint à ces nouveaux regards, le FNC rendait hommage à Jean Pierre Lefebvre, vénérable « ancien » de notre cinéma, en rediffusant par le biais des images numériquementrajeunies, la trilogie d'Abel, personnage incarné par Marcel Sabourin dans trois films réalisés sur une période de plus de 30 ans. Bien après leur naissance, les deux premiers volets (**Il ne faut pas mourir pour ça**, 1967, et **Le vieux pays où Rimbaud est mort**, 1977) s'affirment encore aujourd'hui comme des œuvres majeures et rappellent à nos bons souvenirs la vision originale et novatrice pour l'époque d'un cinéaste hélas trop peu reconnu.